

Zeitschrift: Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse
Herausgeber: Aînés
Band: 11 (1981)
Heft: 5

Rubrik: Nouvelle de Pierre Siegenthaler : les vacances de Roberto

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les vacances de Roberto

Nouvelle de Pierre Siegenthaler

Pierre Siegenthaler est né en 1931 à Saint-Imier. Enfance à Cormoret, études de lettres à Berne et Neuchâtel. Il est actuellement maître secondaire à Malleray. Ecrivain de grand talent, il vient de signer un passionnant recueil de nouvelles: «L'accident de parcours» (Editions L'Age d'Homme, Lausanne). Nous sommes heureux d'accueillir une de ses «Histoires rauques» publiées en 1976 par les Editions de la Prévôté, Moutier, et nous souhaitons une amicale bienvenue à Pierre Siegenthaler au sein de notre équipe.

C'est toujours comme ça. On vous apprend les premières règles, et à la première faute, on vous tue.

Hemingway

Le collège que je fréquente depuis quelques mois est un vieux bâtiment situé à l'ouest de la ville, en bordure de la N 5. L'annexe qui le prolonge côté lac abrite encore une poignée de vieillards. On peut les voir, les après-midi ensoleillés, immobiles sur les bancs, dans la partie du préau qui leur est réservée, mais dans l'ensemble, le vénérable édifice se survit péniblement. On s'en rend compte à certains signes, l'odeur de décomposition qui suinte des murs et monte des parquets crasseux, l'interdiction d'accéder à la terrasse qui surmonte le péristyle, menacée d'effondrement par les trépidations. Le trafic est si intense, en effet, qu'on ne peut, même l'été, ouvrir en dehors des récréations les fenêtres dont les carreaux vibrent constamment dans leur mastic desséché.

Après six semaines de vacances, les cours ont repris ce matin. Tout le monde était là. Seule demeurait vide à côté de moi la chaise de Roberto. Le chahut a brusquement cessé quand le maître est entré. M. passe pour rigolo parmi les enseignants. En classe pourtant, chacun le craint. «C'est un bon maître; il donne beaucoup de devoirs.» Quand papa dit cela — et il le répète souvent — maman ne semble pas d'accord. Elle se tait, mais le geste vague de sa main, son regard soudain levé vers mon père la trahissent. C'est elle qui m'aide dans mes devoirs, ceux du moins que je note dans mon carnet. Papa ne s'intéresse qu'aux notes, aux mauvaises surtout, dirait-on.

Ce matin, M. ne s'est pas assis tout de suite. Nous non plus. Et il avait un drôle d'air. Son large nez qui relève du bout (comme chez tel nain de Disney dont j'ai oublié le nom) plus que jamais subodorait nos erreurs à venir, nos omissions, nos insuffisances. Toutefois — était-ce un effet du soleil de la Costa Brava ou d'une vive émotion? — il y avait autre chose sur ce visage de rouquin taché de son, comme une rougeur plus sombre sous la peau écarlate, et ses doigts ont tremblé violemment au moment de s'agripper au pupitre. Il s'était penché en avant et nous contemplait curieusement, de ses petits yeux gris ourlés de cils presque blancs, mais son regard nous a évités, moi et la place inoccupée de Roberto. Alors j'ai eu peur d'un coup. Tout de suite et sans plus respirer, le maître a prononcé:

— Chers enfants (c'était la première fois qu'il s'adressait à nous ainsi), j'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre camarade Roberto C. est mort durant les vacances. Il est tombé de l'échafaudage d'un immeuble en construction, à Saint-Léonard, en Valais, où il passait quelques semaines chez son oncle...

Cependant qu'il parlait, c'était dans la classe comme si on avait remonté un immense ressort qui se tendait toujours davantage, à la limite de la rupture, et cette tension se traduisait par un silence insoutenable contre lequel venait s'écraser le bruit sourd des lourds camions qui roulent sans fin sur l'avenue. Il aurait suffi d'un rien, un sanglot, un raclement de gorge, un éternuement pour que le ressort se détende subitement, cinglant toutes ces prunelles humides rivées sur le visage de M. congestionné. Pourtant, cette explosion que j'appelais de toutes mes forces, je ne voulais en aucune façon la provoquer, de même que mes camarades sans doute, aussi ne se passait-il toujours rien. Seule la respiration maintenant anormalement haletante du maître emplissait le vacuum douloureux de la haute salle...

— Je vous prie d'observer une minute de silence pour honorer la mémoire de votre camarade disparu.

L'étrangeté solennelle de cette phrase, la soudaineté avec laquelle elle avait

franchi le barrage des lèvres serrées, comme un jet de vapeur sous pression, avaient porté la tension à son comble. Nous étions sans souffle. Personne n'osait remuer, se retourner, chercher le secours d'un regard. C'était stupéfiant, ce cube de silence mortel battu par les lames du vacarme extérieur. Mais pourquoi fallait-il se taire? Qu'est-ce que ça pouvait lui faire désormais, à Roberto, cet iceberg dans la classe surchauffée? Et toujours M. qui soufflait comme une baleine! Debout, le corps droit, il avait incliné la tête, et nous l'avions spontanément imité. J'en profitai pour lorgner vers François, mais mon regard tomba sur la chaise de Roberto. Où était-il maintenant, mon ami Roberto? Papa prétend qu'on ne va pas au ciel quand on est mort et que cette idée est stupide. Sur ce point, je suis d'accord avec lui. Mais qu'en avaient-ils fait? Où l'avaient-ils donc mis? Ici, à B.? Là-bas, à Saint-Léonard, auprès de son oncle? Ou encore en Italie? C'est drôle, il ne m'en avait jamais parlé de son oncle de Saint-Léonard.

Je me suis souvenu soudain de ce premier samedi matin passé chez Roberto. Il habitait avec Maria un petit deux pièces perdu dans les combles d'un immeuble sans âge et sans ascenseur. Nous avions convenu de faire ensemble nos devoirs. Depuis l'introduction de la semaine de cinq jours, le règlement autorise les devoirs à domicile pour le lundi, comme nous en a informés M. le premier jour — «ce qui empoisonne régulièrement nos week-ends», proteste maman chaque dimanche.

On ne devait pas monter souvent chez les C. Dès le troisième ou le quatrième, j'avais entendu une porte là-haut, puis une voix impatiente avait crié: «Sei tu

Pierre Siegenthaler



Nicola?» Penchée à la balustrade de l'ultime palier m'attendait la courte silhouette noire de Maria, tout auréolée par la lumière qui tombait de la grande tabatière éclairant la cage d'escalier. Déjà Roberto s'était précipité sur moi, m'arrachant ma serviette et saisissant mon bras qu'il secouait comme un possédé, tandis que Maria prenait ma veste, passait ses doigts dans mes cheveux et m'expliquait, en affectant de gronder son fils, qu'elle m'avait reconnu de sa fenêtre, comme je traversais le carrefour. Elle m'avait alors poussé vers la petite chambre qui sentait l'encaustique, s'excusant de l'exiguïté des lieux, de l'inconfort et de l'absence d'ascenseur. J'étais amusé, ému par tant de gentillesse. Il n'y a que les Méditerranéens pour témoigner cette qualité d'attention à la personne d'un enfant. Je n'éprouvais nulle gêne, nul dépaysement parmi les meubles et les souvenirs qui peuplaient la pièce. J'avais pris place sur la chaise que m'avancé Roberto dont le visage était tout plissé de plaisir. Maria restée debout nous contemplait tour à tour, son fils et moi, moi qui voulais bien aider un peu son Roberto en difficulté. Dans ces yeux immenses que soulignait l'arc dru des sourcils non épilés, je pouvais lire l'intensité de son amour pour lui, pour moi, pour tous les êtres, amour démesuré à l'égard d'une vie qui ne l'avait guère payée de retour. Quelques années auparavant, elle avait perdu son mari, tué dans un accident de travail. Alors elle s'en était venue travailler à B., comme des centaines de compatriotes, dans la grande manufacture de montres «qui payait bien». La Colonie italienne s'était occupée d'eux, les invitant à ses manifestations, accueillant Roberto dans ses classes maternelles. A l'école primaire, la jeune institutrice de l'écolier étranger, conquise par ses yeux noirs et par sa vivacité d'esprit, s'était promis de le faire entrer à l'école secondaire, et elle y était parvenue.

Mais dans le petit deux pièces, l'inquiétude avait bientôt remplacé l'euphorie des commencements. Comme moi, comme plusieurs camarades, Roberto avait rapidement récolté une série impressionnante d'insuffisances qui se mirent à hypothéquer sérieusement son admission définitive. En attendant, j'étais là, et Maria débordait d'espérance pour Roberto. Elle nous avait préparé «un petit dix-heures», puis nous avait laissés seuls, le temps de faire ses courses: «Ciao! travaillez bien, les enfants!»... et j'avais été frappé par les inflexions juvéniles de sa voix rauque.

Nous avons commencé par l'allemand dont M. nous gratifiait toujours

abondamment, mais nous avons vite repoussé livres et cahiers pour «casser la graine», comme disait mon camarade à qui j'avais appris l'expression. Tout en mangeant, nous inspections les photos de famille exposées un peu partout et dont mon ami me racontait les existences compliquées. Au mur, à côté d'un crucifix tout noir, un grand visage osseux souriait du même sourire grave que Roberto.

— C'est mon père. Il est mort dans une fouille, à Saint-Léonard. Tout lui est tombé dessus d'un coup. Il a été enterré vivant.

Il avait dit ça avec un étrange détachement, tout au fond duquel tremblait un terrible accent de fierté. Enfin, cédant au plaisir d'être ensemble, nous nous étions lancés dans de furieuses parties de «bataille navale» sur la dernière page de notre cahier quadrillé:

— Coup direct sur le cuirassé!

— Porte-avions coulé!

— Obus dans l'eau!... hurlions-nous à tour de rôle en frappant la table du poing.

Maria avait été bientôt de retour dans le vestibule, et nous avions couru à sa rencontre. Exténuée par les cinq étages, elle avait déposé son lourd cabas couronné d'oranges qui brillaient dans la pénombre. Elle rayonnait de nous retrouver si joyeux.

— Vous avez bien travaillé au moins?... avait-elle questionné sans malice, incapable de nous soupçonner de paresse ou de dissipation. «Mais vous n'avez rien mangé! A votre âge on doit manger!» Et ses mains disposaient dans une corbeille les fruits éclatants de son pays.

Nous avons alors mollement poursuivi notre pensum, puis je m'en étais retourné chez moi, échauffé par le jeu, emportant la bénédiction de Maria («Tu comprends, moi je peux pas lui aider!»), mais secrètement furieux contre moi-même, car nous l'avions trompée, et j'étais coupable, puisque c'était moi qui avais proposé d'aider Roberto. Ainsi on pouvait être tour à tour heureux, puis mécontent, et je ne parvenais pas à concilier ces sentiments contradictoires.

En classe, tout allait de plus en plus mal pour Roberto. Je le voyais perdre sa gaieté, son optimisme, et souvent je le surprénais, l'air absent, suçant son stylo ou rongant ses ongles. Pourtant les camarades l'aimaient bien, et ses impayables grimaces de clown italien faisaient rire chacun. Son agilité et son adresse en gymnastique nous stupéfiaient. Aux récréations, il tirait parfois un harmonica de sa poche. Le bel objet finement guilloché avait appartenu à son père dont Roberto avait

sans doute aussi hérité le prodigieux sens musical. Les mélodies populaires de son pays, il avait une manière à lui d'en retenir imperceptiblement le tempo qui accentuait encore leur poignante nostalgie. Il jouait avec tout le corps, se dandinant, fermant à demi les yeux, et ses lèvres exploraient fiévreusement l'instrument qui brillait comme une lame entre ses poings.

Roberto connut bientôt le désastre dans la plupart des disciplines. Complètement découragé, il me racontait parfois comment Maria avait encore pleuré le soir précédent. Elle ne le grondait pas, se contentant de le couvrir de larmes et de baisers, mais je me sentais un peu responsable, bien que mes notes à moi ne fussent guère meilleures. Cependant quelque chose me disait que je m'en tirerais, tandis que mon camarade s'enfonçait irrésistiblement. Pourquoi lui et pas moi? Cette question me torturait. Quelle était la nature du boulet attaché à ses chevilles? Je ne parvenais pas à m'expliquer clairement ce qu'entrevoit pourtant ma conscience, à savoir que Roberto échouait parce qu'il était étranger, abandonné, seul avec Maria dans un système fait pour d'autres. Maria continuait pourtant à croire au miracle, en dépit de tout, m'interpellant avec passion:

— N'est-ce pas qu'il est intelligent mon Roberto? Tous les deux, vous êtes intelligents, ça se voit du premier coup d'œil. Alors quoi? Qu'est-ce qui ne marche pas? Tu connaîtrais quelqu'un, toi, un étudiant, je sais pas? Tu comprends, moi je peux pas, je suis trop con (elle prononçait «cong»!).

Ces scènes pénibles où elle passait constamment de l'espoir à la révolte me déchiraient au point que j'avais renoncé à me rendre chez Maria. En classe, nous nous entendions toujours aussi bien, Roberto et moi, mais le climat avait fini par avoir raison de sa bonne humeur. Il ne souriait plus que tristement, et nous savions tous qu'il n'était qu'en sursis parmi nous.

— Pourquoi tu ne viens plus à la maison? Maria t'aime beaucoup, tu sais. Elle demande chaque jour de tes nouvelles, me reprochait-il encore de temps en temps.

Depuis longtemps, Roberto n'avait plus apporté son harmonica aux récréations.

Il y eut surtout l'affaire des notes maquillées. Maria évidemment ne s'était doutée de rien, croyant sans doute au prodige si souvent entrevu. M., par contre, l'avait immédiatement remarqué. La répression fut terrible: conseil des maîtres, comparution devant le directeur, punition, menace de renvoi, lettre de la direction à la mère.

Je comprenais parfaitement les raisons de cet acte désespéré, mais pourquoi Roberto ne m'en avait-il pas parlé? Pour Maria, ce dut être le coup de grâce. Pourtant, de cela non plus il ne s'ouvrit pas, et je n'osai le questionner. Les grandes vacances approchaient. Le dernier jour de classe s'acheva dans l'anarchie et le désordre le plus complet. A midi tout le monde courait vers la sortie, et comme je m'étais attardé, j'aperçus la tête frisée et le pull rouge de mon camarade qui disparaissaient dans la cohue sur le beau vélo tout neuf. Ce fut ma dernière vision de Roberto.

— Asseyez-vous. Prenez vos brouillons. Voici le titre de la nouvelle composition: «Un beau souvenir de vacances».

Stupeur! Ainsi la tension inouïe de tout à l'heure, il aurait suffi pour la dissiper du bref brouhaha de nos chaises remuées, de nos pupitres ouverts, vite refermés! J'éprouvais le dépit du gosse dont le ballon s'est brusquement dégonflé, et qui ne comprend pas comment la fine sphère translucide a pu devenir cette loque immonde et flasque entre ses doigts. Et ce titre, n'était-ce pas une autre sorte d'obsécinité? Pourquoi ne nous laissait-on pas parler de notre camarade durant une heure de vérité? Quant à cette minute de silence, c'était encore un truc pour nous déposséder de notre émotion, de notre chagrin. Aussi avec quelle colère

je l'ai claqué, le couvercle de mon pupitre! Toutes les têtes se sont tournées vers moi; M. m'a lancé un regard courroucé, mais pour la première fois, je l'ai soutenu, ce regard. Sans doute avait-il le sentiment d'avoir accompli son devoir. Pour lui tout pouvait désormais continuer comme avant. L'ordre scolaire un instant perturbé par cette mort malencontreuse était déjà rétabli. Une minute de nos vies pour accomplir ce miracle misérable! Seulement voilà, moi je suis un révolté. Du plus loin que je me souviens, je n'ai jamais rien admis sans examen. Mon premier mouvement est toujours de refus. Toute cela demeure encore vague, intérieur, intime, mais un jour ça sortira. Il m'arrive même d'avoir des idées. Ainsi je n'avais nul besoin de cette minute d'hypocrisie officielle pour pleurer mon camarade. Ce qu'on aurait pu imaginer, par contre, c'était une «minute de parole», et on aurait offert à Maria de dire ce qu'elle avait à dire et elle l'aurait dit, clamant sa douleur de sa belle voix âpre, et sa clameur aurait rempli les classes, les couloirs, la cage d'escalier, les terrifiant tous, M. et les autres, ébranlant les murs de l'atroce bâtisse jusque dans ses fondations pourries, et la terrasse du péristyle se serait enfin effondrée dans un fracas terrible qu'auraient couverts nos cris d'écoliers révoltés. Alors, posément, j'ai saisi mon crayon et sur une nouvelle page de mon

cahier, j'ai tracé les mots: «Mon camarade Roberto». J'ai fait ça: un travail de quatre pages dans lequel j'ai raconté tout ce que j'avais pensé durant la minute de silence. Je me demande comment ce travail sera sanctionné. De sa maigre écriture fureteuse, M. notera certainement: «Le sujet n'a pas été traité!» et il se refusera à lui attribuer une note. Ainsi, grâce à moi, Roberto échappera enfin aux normes scolaires.

Au fond tout est bien. Il y a une justice qui nous dépasse. Le problème de Roberto paraissait insoluble. Le voilà réglé. Le destin a eu pitié de lui. Reste Maria. Indéniablement, l'unique victime de cet arrêt du sort, c'est Maria terrassée. Est-ce encore juste? Ou bien l'ordre universel exigerait-il toujours des victimes, comme les hideux dragons de l'Antiquité dont on nous a parlé aux leçons d'histoire?

Comme elle doit être seule, Maria, dans leur petit deux pièces! J'éprouve soudain un besoin irrésistible de la revoir, de la consoler, de l'embrasser, oui, comme elle embrassait Roberto. Ce serait mon devoir. Mais je n'oserai jamais. La retrouverais-je seulement? N'était-elle pas déjà repartie pour Saint-Léonard? Pour l'Italie? Ce désir insensé, il faudra que je l'enfouisse à mon tour au fond d'une fouille que le temps se chargera certes de combler, mais d'où il continuera à me brûler sans fin, comme un fer rouge. P.S.



Vos joies et vos peines

Toute vie humaine comporte pas mal de joies et de peines, de bonheurs et d'épreuves. Avez-vous déjà tenté d'en faire le compte? Essayez donc! Prenez une grande page blanche, grande, parce qu'à votre âge et avec tout ce que vous avez vécu, vous aurez beaucoup à

y inscrire. Faites un trait vertical au milieu de la feuille, avec deux titres en haut: d'un côté les peines, de l'autre les joies. Et au fil des heures et des jours, quand la mémoire vous les rappelle, vous ajoutez une circonstance à l'autre, dans la colonne adéquate. Un petit exercice de mémoire, certes, douloureux et heureux à la fois. Suis-je trop curieux en vous avouant que je serais avide d'en connaître le résultat par un double à m'envoyer? Et peut-être d'en savoir les réflexions qui vous montent à l'esprit à la vue de ce tableau?

Avant que vous commenciez, je vous prie de décider vous-mêmes et de l'écrire au haut de la page: estimez-vous à première vue que, dans votre existence, vous avez récolté davantage de peines que de joies (ou l'inverse)? On est en tout cas à l'âge où le regard porte loin en arrière, où la raison travaille plus juste, où le coup d'œil est plus serein et où les impatiences, les aigreurs et les amertumes sont réduites. L'âge fait-il des sages, ou simplement des vieillards, comme le prétend une plume un peu dure?

Je m'en vais faire avec vous l'exercice que je vous propose. D'emblée je sais qu'au haut de la page, avant d'énumérer les circonstances précises, favorables ou défavorables, je puis écrire que mes joies ont dépassé largement mes peines.

C'est vrai que j'essaie de regarder ma vie de septuagénaire veuf avec les yeux de la foi chrétienne. Je suis convaincu que c'est une bonne manière de voir. Posséder des yeux qui considèrent leur passé à la lumière d'un Seigneur et Sauveur unique; des yeux qui voient au-delà des réalités présentes et passagères jusqu'aux certitudes futures et éternelles; des yeux qui regardent le monde, les autres, le prochain, le voisin avec amour et compréhension; des yeux qui scrutent leur passé avec reconnaissance et leur avenir avec confiance.

Je vous assure que ces yeux-là n'ont pas besoin de lunettes roses, vertes ou bleues.

Parce que ce sont les yeux de la foi!

Jean-Rodolphe Laederach
pasteur, Peseux